

Réal Ouellet, “*La Relation de voyage en Amérique (XVI^e—XVIII^e siècles). Au carrefour des genres*”, Paris, éd. Hermann, coll. «*La République des Lettres*», 2015, 165 p., ISBN 978-2-7056-9010-6

Professeur associé à l’Université Laval, Réal Ouellet est auteur de plusieurs études sur le roman et la relation de voyage. Il a également collaboré aux rééditions critiques de grandes œuvres issues de la colonisation française : Champlain, *Des Sauvages* ; Sagard, *Le grand voyage au pays des Hurons* ; Leclercq, *Nouvelle relation de la Gaspésie* ; Lahonatan, *Œuvres complètes* ; Exquemelin, *Histoire des aventuriers flibustiers* ; Pelleprat, *Relations des missions*. En 2015, dans la même collection, les éditions Hermann ont publié deux volumes de textes qu’il a sélectionnés et annotés, *La colonisation française aux Antilles. Textes français du XVII^e siècle*.

Dans la monographie sur les relations de voyage en Amérique, la «relation» comme genre et la polyvalence formelle et thématique de la littérature de voyage sont au cœur de l’investigation. Le vaste corpus de textes (des relations de voyage et de séjour) issus de la colonisation française des Antilles et de la Nouvelle-France (immense territoire qui s’étend de la Terre-Neuve aux Grands Lacs et de la baie d’Hudson au golfe du Mexique) entre le XVI^e et le XVIII^e siècles se trouve ici soumis à un questionnement multiple. Dès l’introduction, l’auteur insiste sur le caractère fragmenté et hétéroclite de la relation de voyage et explique sa démarche analytique qui tient compte de trois modes discursifs — le récit, la description et le commentaire — étant donné le caractère composite du genre lui-même, oscillant sans cesse entre la chronologie événementielle qu’impose l’itinéraire et un ordre thématique (p.ex. la faune, la flore, le climat, les mœurs des indigènes) qui met en contexte l’aventure individuelle, la rend véridique et cautionne le savoir nouveau qui en découle.

Le livre est divisé en sept chapitres qui explorent en profondeur la pratique d’écriture de l’*homo viator*, cet écrivain «relateur», si éloigné en apparence du

beau style des gens de lettres, mû par le souci de fournir le témoignage et l'information, et, en même temps, revendiquant modestement sa place dans l'espace littéraire. Dans le premier chapitre, «Le pacte viatique», le pacte avec le pouvoir est considéré comme constitutif de la relation de voyage. Comme le rappelle l'auteur, la colonisation française nord-américaine a donné naissance à «un ensemble de textes programmatiques, inspirés presque tous d'un pouvoir mandateur, politique, religieux ou marchand, qui a commandité l'entreprise» (p. 9). Cette délégation de pouvoir est bien visible dans le paratexte liminaire (épître, demande de protection et tout discours d'escorte traditionnel). Pourtant, les ambitions d'écrivain vont transparaître chaque fois que «le pacte actantiel» (découvrir, coloniser un territoire, l'administrer et y convertir les Sauvages) se combine avec le «pacte littéraire» (désir de rejoindre un lecteur plus large, lui plaire et piquer sa curiosité).

Dans le chapitre deux, «La mise en texte : du voyage à l'écriture», cette double orientation du texte se dévoile à travers un défi inhérent à toute description viatique : comment exprimer cette nouveauté radicale, difficile à saisir (le paysage géographique, botanique, la nudité, la langue et la gestuelle des indigènes), et le confronter avec un savoir préétabli, prisonnier des clichés discursifs et cognitifs ? D'où une quête de forme, susceptible de traduire l'étrangeté (les glossaires des indigènes antillais chez le dominicain Jean-Baptiste Dutertre, le *Dictionnaire caraïbe-français*, mis en annexe des écrits de son confrère, Raymond Breton, le lexique huron chez le récollet Gabriel Sagard), de la commenter (présence des topoï qui renvoient au décor bucolique ou au mythe renaissant du bon Sauvage et du Paradis chez Cartier, mais aussi, au XVIII^e siècle, chez Bougainville et Lahontan) ou de conserver les connaissances acquises graduellement (le journal de bord et écriture journalière chez Cartier, Champlain et Lahontan). Nombreux sont ceux qui choisissent la forme épistolaire qui garde le voyageur au centre de l'action et qui permet de nouer une relation intime avec le correspondant, souvent pris à témoin d'un fait insolite et partageant la même culture de référence (les *Relations* des Jésuites, certains écrits de Lahontan et de Charlevoix). Autre particularité du rapport à l'écriture : après la découverte et l'agencement chronologique de l'exploration du territoire, l'ordre encyclopédique initial (inventaires, listes où s'accumulent les connaissances topographiques, botaniques, zoologiques) se trouvera intégré dans des chapitres thématiques (de nature ethnographique) sur les mœurs et mode de vie des indigènes, rédigés à partir d'abondantes notes de voyage et des lectures des premières expéditions.

Le chapitre trois, «Le récit d'une aventure», analyse la narration (le récit des événements), ses différents rouages et fonctions qui font de la relation de voyage une affaire collective, celle de colonisation et d'évangélisation. *Les Relations* (1534) de Jacques Cartier et *Des Sauvages* (1603) de Samuel de Champlain inaugurent le modèle de la rencontre et de l'échange avec les Amérindiens, où

l'instance narrative première, le « nous » qui exprime la perception et la connaissance et marque le caractère collectif de l'action exploratoire (« nous partîmes », « nous rencontrâmes »), alterne avec un « je » (« je vis », « je crois », « à mon jugement ») qui cautionne l'interprétation des connaissances comme acquises par l'autopsie ou par le ouï-dire. En outre, la narration du voyage ou de la mission évangélisatrice s'appuie souvent sur les références romaines et bibliques (la légende de Romulus et Remus, fondateurs de Rome, la nouvelle Jérusalem, Moïse sauvé des eaux, l'action des Apôtres). On voit bien cette propension à la métaphore culturelle et savante dans les récits de voyage aux Antilles (chez Dutertre et Belain d'Ensambois) ou chez Louis Hennepin dans sa *Description de la Louisiane* (1683) qui enchaîne avec l'exploration de Cavelier de la Salle sur le Mississippi, ce qui rapproche l'aventurier du sort collectif de la colonie. Réal Ouellet distingue aussi dans ce chapitre deux types de valorisation du protagoniste voyageur. La première, appelée *l'héroïsation actantielle*, se manifeste dans les pages liminaires du récit ou dans ses lieux nodaux (obstacles franchis, luttes gagnées, descriptions de souffrances subies à l'image des Apôtres ou sur le mode d'*Imitatio Christi*), et vise parfois à mettre en cause la véracité des « relateurs » d'un autre camp idéologique ou religieux (p.ex. le protestant Jean de Léry critique la description du Brésil par le « cosmographe » catholique, André Thevet). La seconde valorisation, appelée *l'héroïsation rhétorique*, désigne un grand nombre de procédés rhétoriques compensatoires dont l'objectif premier est d'obtenir la faveur du mandataire ou du public lecteur suite à un échec ou une mésaventure. L'auteur range du côté de l'habileté rhétorique l'usage de l'hyperbole, de la litote, de l'affabulation métaphorique et de l'*exemplum* qui sert à illustrer l'efficacité du voyageur et sa haute position morale.

Dans le chapitre IV, « La description d'un nouveau monde », l'auteur propose un questionnement de la représentation du monde nouveau et de ses modalités. Décrire l'altérité par le langage verbal, au-delà d'une simple information factuelle, demande de recourir à certains subterfuges dont les plus fréquents sont la comparaison analogique qui assimile la nouveauté à l'expérience du lecteur européen (chez Dutertre, le coassement des grenouilles de la Martinique est comparé à l'aboïement des chiens ; chez Léry, les Sauvages du Brésil « sont basanez, comme vous diriez les Espagnols ou Provençaux », etc.). La parataxe comparative dont le modèle se trouve chez Hérodote reposera sur la sélection et la hiérarchisation des données accumulées en fonction de leur utilité (Lahontan répartit les animaux de la Nouvelle-France en ceux qui se chassent et ceux qui se pêchent) et de leur degré de l'exotisme (en quête de *mirabilia* et pour tenir en haleine son lecteur, Sagard commence sa description de la faune par celle de l'oiseau-mouche). Loin d'être un simple inventaire des « singularités » du Nouveau-Monde, la description entrelace le récit de la découverte au commentaire et explication ; elle peut également occuper une place autonome afin de créer une atmosphère ou encore, en tant que séquence ethnographique, décrire

et commenter une attitude, une gestuelle ou une croyance. Il arrive aussi qu'elle soit laconique ou contrainte, voire refusée, lorsque le protagoniste dans sa mission apostolique éprouve un malaise en abordant des sujets comme l'esclavage des Noirs aux Antilles (Dutertre, Pelleprat).

Le chapitre V, « Le commentaire », examine la nature du commentaire (morale, religieuse et psychologique), les modalités énonciatives qui le prennent en charge : assertive, interrogative (qui demande une réponse) et hypothétique, lorsque l'interrogation signale un problème non résolu ou une question ouverte (Champlain croit aux dires des Amérindiens qui prétendent que le Saint-Laurent se déverse dans la « mer du Sud » aux eaux salées, c'est-à-dire le Pacifique ouvrant sur l'Asie). Est aussi discutée la variété des formes discursives du commentaire, comme le dialogue informatif (Champlain) ou philosophique et moral (Lahontan), le monologue qui se mêle à la rêverie (Robert Challe), un énoncé impersonnel qui se rapproche du traité scientifique ou un commentaire autonome qui généralise le discours du commentaire (sous la forme d'entretien philosophique ou de réflexion métaphysique, comme l'attestent les écrits de Charlevoix et Lahontan). Le chapitre VI, « La parole rapportée » s'intéresse à la « parole sauvage » (les toponymes, les ethnonymes indigènes) et aux fonctions qu'elle joue dans le texte viatique : attestative (créer un effet de réel, valoriser la présence efficace du protagoniste parmi les indigènes) et documentaire (la connaissance de la gestuelle et de la langue « sauvages » valide celle des mœurs ; elle a une valeur anthropologique aussi car elle permet d'emprunter certaines techniques, par exemple fabriquer des canots d'écorce, plus légers que les lourds bateaux). Enfin, ce chapitre évoque l'« éloquence sauvage » — oxymoron qui signifie l'aptitude du « relateur » à comparer les harangues guerrières des chefs de tribus à la rhétorique de l'Antiquité —, la « parole dialoguante » qui marque l'hégémonie discursive des missionnaires et qui facilite la conversion des Amérindiens. La « parole rapportée » a trait aussi à l'usage de l'infinitif des verbes français par les esclaves qui stigmatise comme inférieur le « jargon des Nègres » et qui connote leur soumission aux valeurs chrétiennes.

Le huitième et le dernier chapitre, « Le sujet scripteur », examine la subjectivité du « relateur » et sa personnalité. Elle se dégage de ses énoncés qui varient entre la notation « béhavioriste » et protocolaire (Champlain), les emprunts à la culture savante (gréco-latine), religieuse et livresque (comme chez Léry et Charlevoix ou dans les *Relations* des Jésuites), et l'extase devant la nature et les lieux d'agrément (*loci amœni*), perceptible surtout chez les chroniqueurs des Antilles comme Dutertre et Pelleprat et chez le franciscain, Gabriel Sagard.

Dans sa conclusion, Réal Ouellet propose de considérer la relation de voyage en Amérique comme une manifestation littéraire de son époque (depuis la Renaissance aux Lumières) et comme un genre-carrefour qui combine le fictionnel et la véracité factuelle, et dont les indices textuelles, s'adressant à un lectorat « littéraire », débordent sans cesse la visée informative initiale. Le livre se ter-

mine par une ample bibliographie du corpus, des ouvrages généraux sur la relation de voyage et les références relatives à chacun de sept chapitres. Un index onomastique et thématique complètent avec profit le volume. À côté de la composition réfléchie des chapitres et des commentaires éclairés, toujours soutenus par de nombreux exemples et un style précis et élégant, l'apport indéniable du livre de Réal Ouellet est de mettre en lumière la complexité esthétique de la relation de voyage et de mettre en valeur la littérature viatique comme une des clés essentielles à la compréhension de la colonisation française de l'Amérique du Nord et des Antilles.

Józef Kwaterko
Université de Varsovie